

Agnès B.

« J'aime Jésus. J'aurais aimé être dans sa bande »

La styliste revient sur son parcours, d'une enfance blessée à son entreprise de mode mondialement connue ; même si elle souffre de ne pouvoir communier, elle n'a jamais perdu la foi.

Par FRANÇOIS HUGUENIN

Vous venez d'un milieu catholique, bourgeois, conservateur, cultivé...

Ma famille n'était en effet pas de gauche – mon père avait même été camelot du roi dans sa jeunesse ! Nous étions quatre enfants, nés en cinq ans... Mon père disait avec humour : « *Vous êtes tous des enfants de la méthode Ogino* (système de régulation naturelle des naissances en cours à l'époque, ndlr) ». Il était très cultivé, ouvert d'esprit. Mes parents n'étaient pas rigides. Ils étaient très mélomanes. À la maison, nous chantions les opéras de Mozart à tue-tête ! Nous les connaissions par cœur. Quand je rentrais de l'école, j'écoutais de la musique. Un jour, à 14 ans, j'ai allumé la radio et entendu le *Requiem* de Mozart, que je

ne connaissais pas. Cela m'a tellement bouleversée que je me suis dit que je voudrais mourir pour aller retrouver le compositeur au ciel.

De fait, ce n'était pas une famille conventionnelle !

Une famille un peu particulière en effet ! Ma mère avait son amant, mon père ses aventures. Je ne les ai plus jamais vus dans le même lit à partir de mes 4 ans. C'était difficile. Vers 10 ans, j'allais à la messe du matin – j'ai été élevée dans le catholicisme –, dans la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Louis de Versailles, avant d'aller à l'école, car cela me donnait de la force.

Vous avez pris vos distances avec ce milieu. Pourquoi ?

Durant la guerre d'Algérie, je me suis rendu compte que je n'étais pas pour l'Algérie française, que je n'étais pas de ce bord-là. J'avais des copains qui avaient déserté pour ne pas avoir à torturer. J'ai donc participé à des manifestations contre cette guerre. »

Vers 10 ans, j'allais à la messe du matin, à l'église Saint-Louis de Versailles, avant d'aller à l'école, car cela me donnait de la force. »



Agnès Troublé *alias* Agnès B., née en 1941 à Versailles, est une styliste connue dans le monde entier. L'espace de 1 400 m² qu'elle vient d'ouvrir à Paris pour mettre en valeur sa collection d'art reflète ses engagements au service de la culture et de la solidarité. Dans deux livres publiés récemment, elle témoigne sans tabou de sa foi ardente : *Je chemine avec...* et *Je crois en l'âme...* Elle nous a reçu dans son bureau lumineux au siège de sa société, sise à Paris, rue... Dieu !

■ L'entretien ■

J'avais épousé Christian Bourgois (*le futur éditeur, ndlr*), juste après mon bac, à 17 ans. C'était un homme de gauche, qui militait au PSU. Je me sentais pour ma part différente du reste de ma famille – si l'on excepte ma petite sœur. J'avais appris, avec le catholicisme, à aimer les autres. « *Aimez-vous les uns les autres* » est une phrase qui me parle depuis toujours.

**Vous êtes devenue styliste.
Mais ce n'était pas votre vocation...**

Je voulais être conservatrice de musée. C'est drôle, car fin janvier j'ai ouvert la Fab. à Paris (XIII^e), où j'ai transféré la Galerie du jour, que j'avais ouverte en 1983 pour exposer des œuvres ; c'est tout ce que j'aime faire. Mais comme je me suis mariée tôt, que j'ai eu mes jumeaux à 19 ans et ai quitté leur père à 21, je n'ai pas pu faire l'École du Louvre ni être conservatrice... Finalement, j'ai réussi avec ma galerie, puis la Fab., à faire ce qui était ma vocation de départ. Et ce, grâce à mon autre travail : celui de styliste.

**Vous avez été une adolescente
abusée. Par un oncle...**

Je l'aimais beaucoup, il s'occupait beaucoup plus de moi que de ses propres enfants qui avaient mon âge. Il m'a appris énormément de choses, m'a aidée à me cultiver, m'a fait lire, mais il essayait toujours de me toucher... J'étais ce que l'on appelle une nymphette, une Lolita. J'avais de longs cheveux blonds, des seins à 10 ans.

La foi est pour moi quelque chose d'essentiel, très présent, au quotidien. Je ne peux pas vivre sans elle. »

Quand mon oncle téléphonait, ma mère me disait : « *C'est pour toi, c'est "Gigolo Vecchio"*. » Il avait 45 ans et j'en avais 12. Mais tous les samedis et tous les dimanches, il venait me chercher pour m'emmener. C'était admis. Ma mère voyait son manège et laissait faire ; elle ne m'a pas protégée du tout. Je l'aime quand même, mais je ne comprendrai jamais et cela reste très douloureux.

**Il y eut aussi un abus par un prêtre,
qui ne vous a pas fait perdre la foi
pour autant...**

Non, ça ne m'a pas fait perdre la foi. Ces choses-là sont de l'ordre de l'immanence. Moi, j'ai la transcendance. Je pense que la nature est faible. Par ailleurs, cet abbé était extraordinaire. Après les faits, j'ai continué à aller au catéchisme, puis à être assistante catéchiste. Il m'a même mariée ! Je n'ai jamais jeté le bébé avec l'eau du bain. La foi est pour moi quelque chose d'essentiel, très présent, au quotidien. Je ne peux pas vivre sans elle. J'aime Jésus. Et j'aurais aimé être dans sa bande, le suivre. C'est par saint Jean que je l'ai rencontré. À 10 ans, je l'avais déjà choisi parmi les quatre évangélistes : il me parle simplement, comme un ami qui raconte ce qu'il voit. Et puis c'était le meilleur ami de Jésus.

**Comment définiriez-vous
votre foi ?**

J'ai une foi profonde. Je ne doute pas ; pourtant, j'aime beaucoup le doute. J'adore les convictions, moins les certitudes. Si j'étais née à Marrakech, je serais sans doute musulmane. Je tiens à le dire. Nous sommes tous conditionnés par notre milieu, notre pays. Mais il existe un besoin universel de spiritualité chez l'être humain. Je respecte toutes les formes de spiritualité.

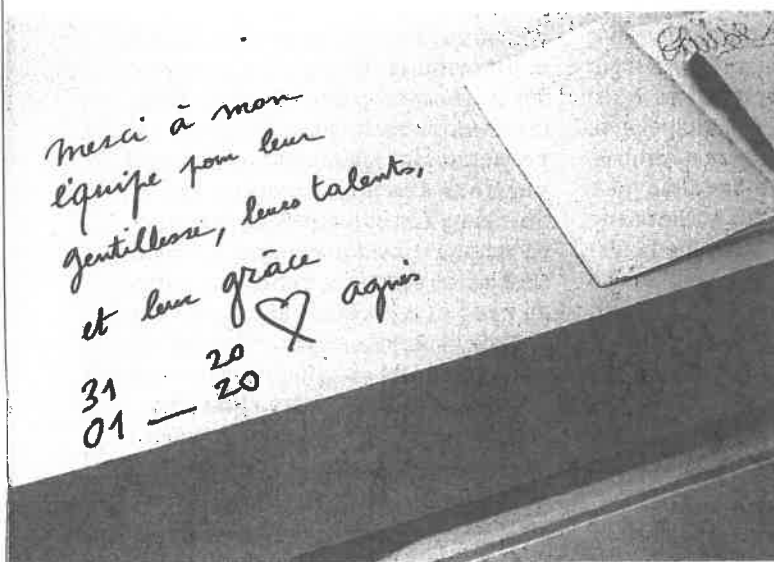
Qu'est-ce qui vous touche le plus chez Jésus ?

Il y a sa relation aux femmes, dont on ne parle pas assez. Il ne juge pas. Moi, on m'a jugée pour avoir eu des enfants de trois pères différents. C'est peut-être un peu compliqué, mais c'est ainsi. La Samaritaine, qui n'osait pas lui donner à boire parce qu'elle avait eu cinq maris, ou Marie Madeleine, qui lui essuie les pieds avec ses cheveux alors qu'elle n'était pas considérée comme une personne fréquenteable, me touchent singulièrement.

Comment vous êtes-vous reconstruite ?

Je ne pouvais parler à personne ni de ce prêtre ni de mon oncle. Il y a eu un autre oncle aussi, un jour... Mais comment en parler sur le moment ? Je ne savais pas vers qui me tourner et je ressentais de la honte. Je me sentais vraiment mal ; mais comme j'ai une nature positive, sereine, je ne pensais pas à me suicider. La foi et la musique m'ont aidée. Et l'art. Je n'ai pas eu

AGNÈS B.
a ouvert le 31 janvier
la Fab., nouveau
lieu d'exposition
d'art contemporain,
à Paris (XIII^e).



d'aide psychologique. Je me suis mariée avec quelqu'un qui était aussi un prédateur : même si j'ai beaucoup de respect pour Christian Bourgois, dans la vie personnelle, c'était impossible.

Quel regard portez-vous sur la crise de la pédophilie dans l'Église ?

Cela ne concerne pas que l'Église, c'est général. Que les prêtres soient mariés – comme chez les Anglicans, qui ont certainement raison d'avoir ouvert cette possibilité – n'empêcherait pas les problèmes. Je sais combien ces abus ont gravement influencé ma construction personnelle. C'est un phénomène d'emprise. Il faut surtout que les enfants puissent parler.

Comment priez-vous ?

Je peux prier n'importe où. Je peux nager la brasse coulée et prier. C'est mon coin réservé. Je parle et je sais que l'on m'écoute. Il y a 15 ans, mon fils a été très malade, entre la vie et la mort ; un jour, alors que j'étais au volant de ma voiture dans le tunnel de Saint-Cloud, j'ai prié la Sainte Vierge et j'ai eu l'impression qu'il y avait quelqu'un en voile blanc entre mes bras, sur mes genoux. J'ai eu la sensation de sa présence, et mon fils a finalement été sauvé. Je me suis toujours également adressée à « mes amis du ciel », comme je les appelle. Ils savent aussi que je pense à eux.

Pratiquez-vous ?

J'ai une grande famille, avec 16 petits-enfants et trois arrière-petits-enfants ; souvent, je n'ai pas vraiment le temps. Et puis, étant divorcée et remariée, il ne m'est pas possible de communier ; je ne me suis jamais donné l'autorisation de le faire, et, à chaque fois, le moment de la communion me fait pleurer. »



■ POUR ALLER PLUS LOIN

Agnès B.

Je chemine avec...
(Seuil, 2019)

Je crois en l'âme...
d'Agnès B.
(Bayard, 2019).

■ Vous le ressentez comme une injustice ?

Non. Je le ressens comme une chose que je dois respecter, puisqu'on me l'a appris. Il faudrait que je sois officiellement libérée de ce devoir pour que je puisse recevoir la communion. Ce qui n'est pas le cas pour l'instant. À Noël dernier, je suis allée à la messe de minuit à la cathédrale de Versailles, mais c'était en latin, sans aucun chant connu... Je ne suis pas de cette mouvance. Cela dit, j'entre souvent dans des églises pour prier. Et j'assiste plus régulièrement à la messe en vacances. Nous y avons nos rites, avec la chapelle de la Garoupe sur les hauteurs d'Antibes. J'ai besoin d'avoir plus de calme pour aller à la messe, car je sais que le fait de ne pas pouvoir communier me bouleverse à chaque fois. J'aime le dimanche des Rameaux à Antibes. Les Gitans en fabriquent des tressés d'un magnifique vert pâle. Le curé nous bénit sur la place avec nos rameaux dans les bras.

■ Le beau a toujours été essentiel...

L'émotion artistique et l'émotion spirituelle sont totalement liées pour moi. À Florence, l'année dernière, j'ai

visité le couvent San Marco avec les fresques de Fra Angelico. Ces petites cellules avec ces voûtes de bois décorées, c'est extraordinaire. Quand j'étais petite, j'avais des cartes postales avec les 10 anges de Fra Angelico... C'était ma première collection !

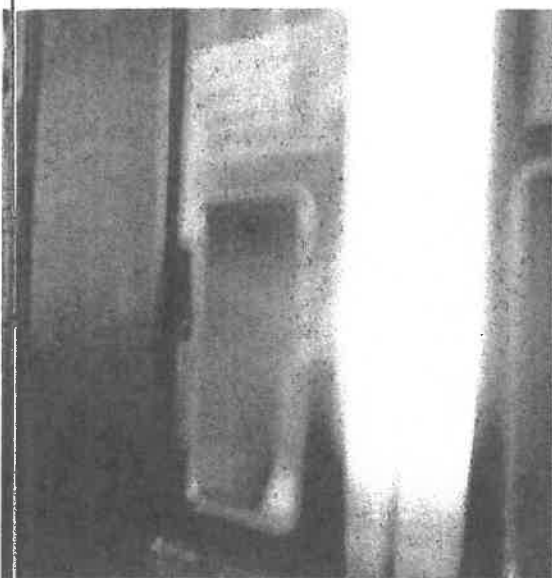
■ Le cinéma est aussi une passion...

J'ai découvert le cinéma avec Christian Bourgois. Nous n'avions pas de télévision, et il m'emmenait voir deux films par soir. Il a fait ma culture cinématographique. Nous voyions beaucoup de vieux films. Il faut avoir une culture du cinéma pour l'apprécier. Il faut toujours savoir ce qu'il y a eu avant pour comprendre. J'adore Scorsese, *Il était une fois en Amérique* de Sergio Leone. J'ai rencontré une fois De Niro – il est même tombé amoureux de moi ! Et il y a Pasolini ; et les films anglais et italiens des années 1960.

■ Vous avez réalisé un très beau film, sauvage et sensible, *Je m'appelle Hmmm...*

C'est un film amateur, mais il y a des choses que j'aime beaucoup dedans. J'ai mis 10 ans à le penser

■ L'entretien ■



L'AUTO PORTRAIT
de la créatrice
et collectionneuse
qu'est Agnès B.

et j'ai écrit le scénario en deux jours. C'était un peu un exorcisme, puisqu'il s'agit de l'histoire d'une petite fille abusée. Ce qui m'a donné le courage de le faire, c'est *la Nuit du chasseur* (1955), film magnifique sur l'enfance, le seul long métrage de l'acteur Charles Laughton – un chef-d'œuvre.

**Comment est-on à la fois
une entrepreneuse qui a réussi
et une chrétienne convaincue ?
Comment articulez-vous le monde
des affaires et vos convictions ?**

On n'est pas forcément cynique quand on est chef d'entreprise. J'ai une éthique, c'est tout. Nous fabriquons nos produits dans des pays que nous traitons avec respect. Les matières premières sont produites de manière qu'ils puissent profiter de la valeur ajoutée. Les pulls d'alpaga du Pérou sont fabriqués sur place, comme ceux en cachemire de Mongolie. Nous faisons nos broderies à Madagascar, qui en a besoin. C'est l'idée que l'humain passe avant tout. Je fabrique le moins possible en Chine. Nous choisissons des pays émergents ou européens, le Portugal, par exemple.

Nous ne pratiquons pas de très grosses marges afin que les prix demeurent abordables, alors que les qualités sont toujours les meilleures possible.

**La mode n'est-elle pas le règne
de l'éphémère ?**

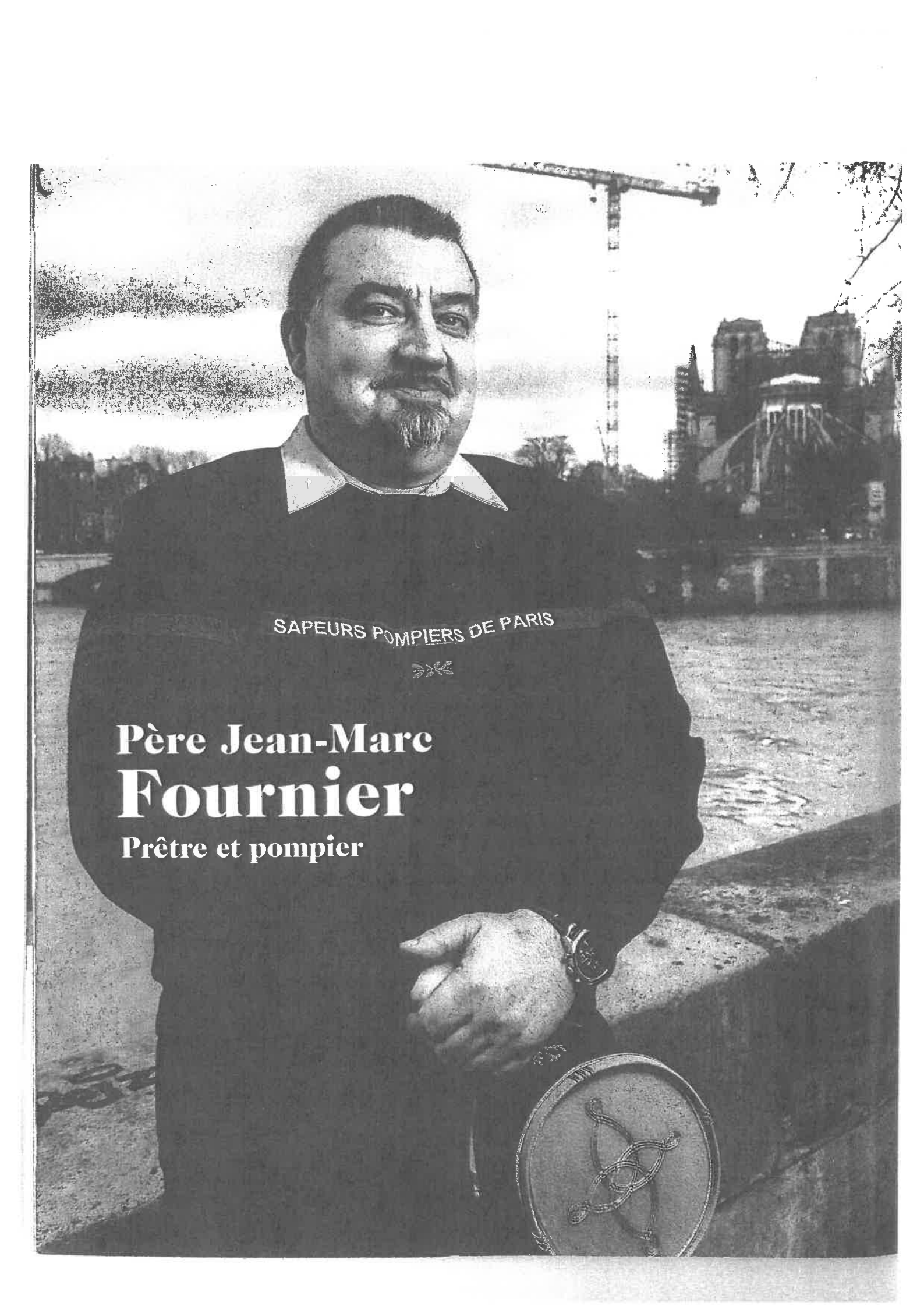
J'ai toujours imaginé des vêtements indémodables. Je n'aime pas la mode parce qu'en effet c'est éphémère, ça abîme la planète. Je préfère créer des vêtements dans lesquels il y a une idée, et qui durent. Et je n'ai jamais fait de publicité – je déteste la pub, c'est une manipulation ! Et j'essaie de respecter les gens qui travaillent ici. Tout cela constitue un ensemble que nous pouvons assurer, parce que nous sommes indépendants. Je n'ai jamais voulu être cotée en Bourse ou être achetée par un groupe. Je veux garder les rênes de ma maison, pour qu'elle reste comme je souhaite qu'elle soit.

Qu'est-ce qui vous...
*(Agnès B. interrompt, et c'est le cri
du cœur.)*

Transmettre à mes petits-enfants ma foi autant que je peux ! J'en ai baptisé certains, parce que leurs parents ne le faisaient pas, avec un peu d'eau bénite. On peut et on doit baptiser en cas d'urgence. C'est fait en deux secondes dans le couloir, où il y a une petite Sainte Vierge et un bouquet toute l'année, devant lesquels ils passent. J'essaie de leur passer ma foi de manière incarnée. C'est ce qu'il y a de plus important à leur donner.

Un mot sur Pâques ?

J'aime arpenter le chemin de croix à la Garoupe. Je le faisais enfant avec ma grand-mère qui enlevait ses chaussures – moi je n'en portais jamais... Pour moi, Pâques est liée à cette ville. C'est si beau la résurrection ! ☀



SAPEURS POMPIERS DE PARIS

**Père Jean-Marc
Fournier**

Prêtre et pompier



Le véritable héroïsme, c'est celui du quotidien

PROPOS RECUEILLIS PAR MARILYNE CHAUMONT
PHOTOS : ÉRIC GARAUULT POUR PANORAMA

11

Soldat du feu, soldat de Dieu, le père Jean-Marc Fournier est l'aumônier des sapeurs-pompiers de Paris. Voici un an, il est entré dans la cathédrale Notre-Dame-de-Paris en flammes, pour aider à sauver les reliques de la Passion et sortir le Saint-Sacrement. Malgré son intimité avec la mort, de l'Afghanistan au Bataclan, le prêtre au parler franc ne rêve que de répandre le feu de l'espérance.

Il y a un an, vous avez pénétré dans Notre-Dame en feu pour aller chercher le Saint-Sacrement.

Pouvez-vous nous raconter ce moment ?

Ce soir-là, j'étais d'astreinte. Quand je suis arrivé sur place, une mission m'a été confiée : aider à la sauvegarde de la Sainte Couronne d'épines et des œuvres d'art. Une fois cet objectif atteint, il restait le Saint-Sacrement, Jésus hostie. Le corps du Christ était prisonnier du tabernacle. Je me souviens de la pluie de braises qui tombait par les voûtes, de ce brasier qui crépitait au pied du maître-autel. Les pignons Nord et Sud risquaient

de s'effondrer, et l'incendie s'était propagé à la tour Nord. J'ai eu les clés du tabernacle grâce à un sacristain et, pour la troisième fois, je suis entré dans Notre-Dame en flammes. C'est là que je suis allé me saisir du Sauveur, dans la « réserve » de la chapelle latérale Saint-Georges. J'ai béni la cathédrale avec le Saint-Sacrement pour lutter surnaturellement contre le feu. À l'instant même, les pompiers ont réussi à éteindre l'incendie de la tour Nord. J'ai vu dans cette coïncidence l'extrême professionnalisme des pompiers pour venir à bout des flammes, mais aussi, avec ma foi, l'action du Bon Dieu qui aime sa cathédrale.

→ **Sauver le Saint-Sacrement, c'est un drôle de retournement : d'ordinaire c'est lui, le Christ, qui sauve les hommes !
Ce geste a-t-il changé votre rapport à Dieu ?**

Il a définitivement ancré en moi mon sacerdoce. Je suis serviteur du Maître unique. C'est le Christ, dans sa présence, qui nous sauve. Lorsque je suis entré dans Notre-Dame, dans l'édifice en flammes, je me suis dit : « Où est le corps du Christ ? » Il y a eu à cet instant une grâce particulière. Ce moment m'a fait rejoindre le cœur du mystère, comme les Apôtres dans le jardin du tombeau : « Où est le corps du Seigneur ? » Après la Résurrection, les Apôtres sont repartis au boulot, mais ils sont allés bosser différemment. Pour moi, c'est pareil. Il y a un avant et un après l'incendie. Au-delà de mon cas particulier, cet acte, en faisant le tour des médias, est venu questionner la présence réelle de Dieu au cœur de nos vies : « Qu'as-tu fait du Christ ? Où est le corps du Christ dans ton existence ? » Depuis le XIX^e siècle, on retire les crucifix des cours de justice, on éloigne les crèches des mairies, alors qu'il faut replacer aujourd'hui le Christ au centre !

Vous avez placé le Christ au centre de votre vie en choisissant d'être prêtre. Comment est né ce désir ?

Quand j'étais petit, je voulais devenir officier de gendarmerie : j'aimais les costumes chamarrés, alors militaire, c'était parfait. J'avais des exemples forts d'engagement, liés à mon histoire familiale. Au départ, je ne pensais pas au sacerdoce. En troisième année de droit, j'ai compris que je voulais toujours l'uniforme, que je voulais toujours servir, mais dans l'Église ! Le désir d'être prêtre a mûri progressivement, puis s'est imposé comme une évidence. Face à l'évidence,

soit on lutte contre Dieu, comme Jacob a lutté contre l'ange, soit on évite le combat. Comme je ne suis pas d'un naturel belliqueux, je suis entré au séminaire. J'avais été scout et servant d'autel, et, surtout, j'avais connu des modèles de prêtres qui ont donné de la consistance à ma vocation.

J'ai été ordonné prêtre en 1994, pour la Saint-Jean, le jour de ma fête. J'ai d'abord été vicaire pendant deux ans en Allemagne, puis pendant dix ans dans la Sarthe – des années heureuses durant lesquelles j'ai eu le temps d'être pompier volontaire dans ma petite commune, aumônier scout, d'ouvrir une colonie de vacances et de soutenir un projet d'école. En 2004, j'ai été appelé par le diocèse aux armées françaises pour être aumônier, d'abord dans la sécurité civile, puis dans l'infanterie de Marine et enfin à la brigade des sapeurs-pompiers de Paris. À l'origine, je n'avais pas du tout demandé ce service. Mais, dans l'Église, on ne fait pas son marché. On ne décide pas ce qu'on doit faire : on est appelé. La Providence fait bien

les choses. Elle a réussi, dans ma vie, à réunir les deux vocations en une seule.

BIO EXPRESS

1966

Naissance à Paris.

1996

Ordination en Allemagne.

2008

Présence à l'embuscade d'Ouzbin, en Afghanistan, au cours de laquelle dix militaires français sont tués.

2015

Le 15 novembre, lors de l'attentat du Bataclan, évacuation des blessés et absolution collective.

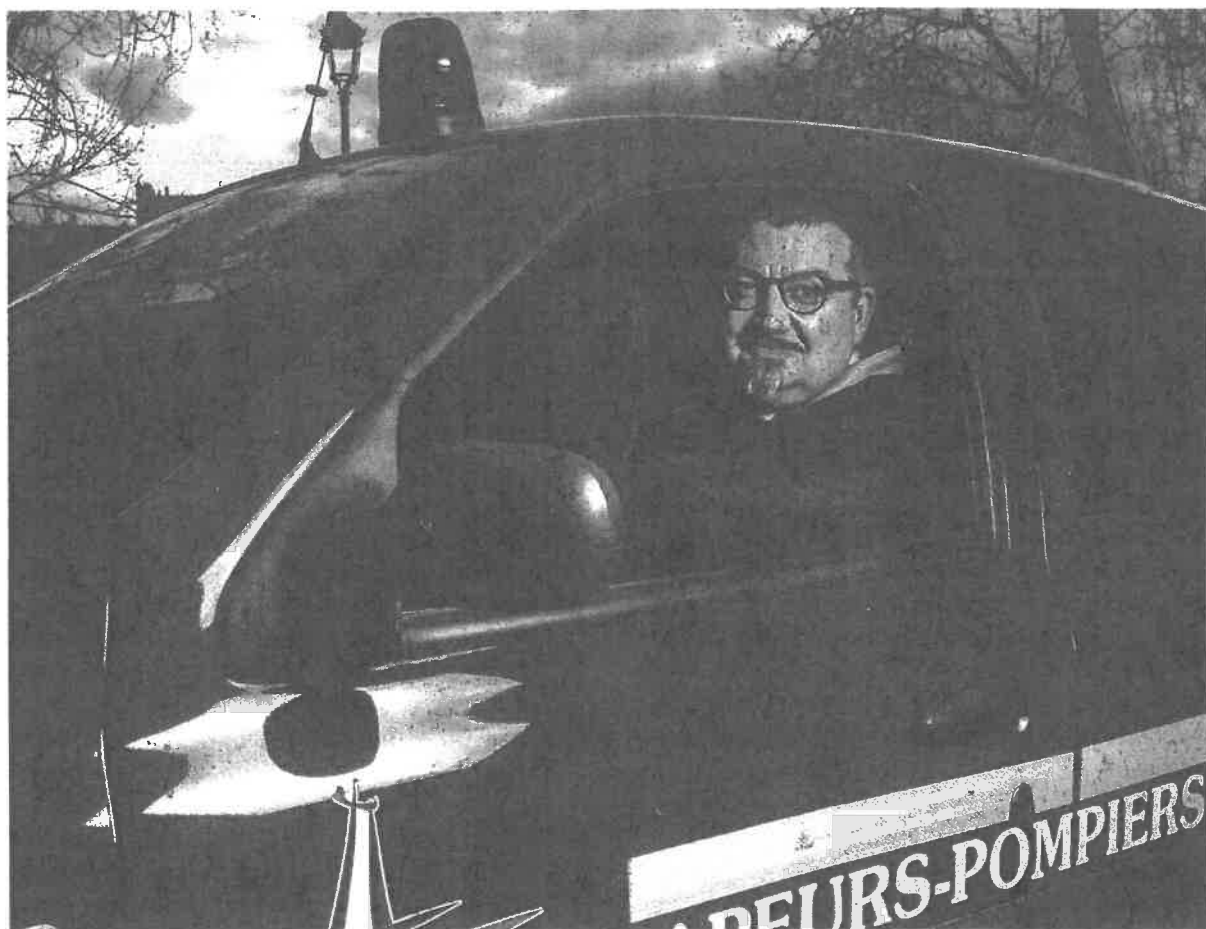
2019

Dans la nuit du 15 au 16 avril, incendie de Notre-Dame-de-Paris, pendant lequel il sort le Saint-Sacrement des flammes.

Que retenir-vous de votre expérience de pompier volontaire ?

Dans les petites communes de cinq cents habitants, chaque volontaire compte. J'ai compris qu'il était utile de m'engager. Quand ça sonnait, il n'y avait pas le choix, il fallait monter dans le véhicule. Il y a différentes façons de servir. Quand saint Matthieu dit : « Lorsque vous l'avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait », c'est du concret. Avant de penser à sauver les âmes, il faut d'abord que le corps ait un minimum de confort et de sécurité.

Quel est votre travail actuel aux côtés des pompiers ?



Je n'ai pas peur de perdre ma vie, si c'est pour la donner.

Participez-vous à leur entraînement ?

En tant qu'aumônier, j'ai deux rôles précis auprès des huit mille six cents pompiers de Paris et de leur famille : le culte et l'aide au commandement. Le premier signifie qu'au sein de la brigade, je baptise, je marie, j'accompagne des couples, j'organise des pèlerinages, j'enterre, malheureusement, quelquefois... Le second consiste à participer aux opérations. J'accompagne les hommes sur le terrain, au moment de l'action mais également en amont et dans la phase d'après, lorsqu'il faut reprendre des forces. Je visite entre autres des pompiers blessés à l'hôpital. La question de la mort est aussi très présente dans ma mission. La mort est vécue par le commun des mortels comme un non-sens. Comme aumônier, je peux apporter une expertise particulière pour aider à donner du sens. Pour que le petit gars de la brigade se familiarise avec la mort, il s'agit de

lui donner des raisons pour le faire ! Risquer sa peau, même pour un pompier, ce n'est pas naturel. D'autant plus s'il faut aller jusqu'au sacrifice ultime.

Vous-même, avez-vous eu peur de mourir ?

Oui, pendant les trente premières secondes de mon arrivée en Afghanistan avec l'armée française – j'étais aussi aumônier là-bas pendant la guerre. Cependant, je n'ai pas peur de perdre ma vie, si c'est pour la donner. Comme il est difficile à nos concitoyens du XXI^e siècle de comprendre qu'on puisse faire quelque chose gratuitement ! Donner ce qu'on a de plus précieux, à savoir sa vie. Entrer pour un bout de pain dans une cathédrale en feu. La mort paraît tellement absurde aux yeux du monde. Mais qui meurt pour nous de manière complètement gratuite ? C'est le Christ ! « Mort, où est ta victoire ? » La mort a été définitivement →

→ battue par la gratuité du don de Dieu sur la Croix. Voilà la seule chose qui a du poids et qui compte. À la brigade aussi, il s'agit de donner sa vie gratuitement, au service d'une seule chose, la vie de l'autre. « Sauver ou périr », dit-on. Rien d'autre ne mérite qu'on donne sa vie en échange.

« Sauver ou périr », c'est la devise des sapeurs-pompiers. Est-ce aussi la vôtre ?

Personnellement, j'ai fait miens les mots suivants : « *spe gaudentes* », « joyeux dans l'espérance » (Rm 12, 12). Je trouve que l'espérance est la vertu la plus ignorée du XXI^e siècle. Après les régimes totalitaires du XX^e, tous les matérialismes

préparation du corps de nos dix camarades militaires avant leur retour en France. En 2015, j'ai été appelé sur les lieux des attentats de *Charlie Hebdo*, de l'Hyper Cacher et du Bataclan. Et en 2019, à Notre-Dame... Je me suis retrouvé associé à chacun de ces faits marquants qui ont ébranlé la société française. J'y vois comme un signe de Dieu dans ma vie : l'amour est plus fort que la mort. Lire les signes des temps me paraît tellement important, à une époque où l'on est si peu capable de les déchiffrer.

Dans votre parcours, quels autres signes de Dieu vous ont frappé ?

J'ai fait miens les mots suivants : « *spe gaudentes* », « joyeux dans l'espérance ». L'espérance me fait vivre.

athées, on peut aujourd'hui se poser la question de l'existence même de cette vertu théologique de l'espérance. Moi, l'espérance me fait vivre.

Au milieu de l'horreur, comme lors de l'attentat du Bataclan, à Paris, en novembre 2015, n'avez-vous jamais perdu l'espérance ?

Au Bataclan, le mal s'affichait dans toute sa crudité. C'était le sommet de l'horreur. J'ai été marqué par ces corps enchevêtrés : quand je suis allé aider à évacuer les blessés, j'ai vu qu'à la dernière extrémité, face aux tirs, les gens avaient essayé de faire rempart de leur corps. La volonté de protéger ceux qu'on aime prend le dessus au cœur de la tragédie. J'en avais déjà pris conscience sept ans plus tôt, lors de l'embuscade d'Ouzbin en Afghanistan : dix frères d'armes étaient morts, c'était terrible. Mais ils y étaient allés pour que la France soit libre.

Quand je relis ma carrière, je m'interroge. Statistiquement, quelle était la probabilité que le même aumônier soit présent lors de différents événements dramatiques qui ont secoué la France ? En 2008, dans la vallée afghane d'Ouzbin avec le régiment de marche du Tchad, j'ai accompagné la

Le signe fort le plus récent, c'est vraiment le sauvetage du Saint-Sacrement à Notre-Dame. Un autre me revient, dans mes débuts de prêtre, en Allemagne. À côté de la maison, il y avait un hôpital pour les malades du cancer où nous passions régulièrement faire des visites. Un jour, alors que je viens d'arriver, un médecin m'attrape : « Vous devriez aller dans telle chambre. » Celle-ci ne fait pas partie de mes visites habituelles, mais il insiste. « Une femme est là ; allez la visiter car dans une heure, c'est terminé. » Je frappe. Je découvre une dame dans un coma profond, avec, à ses côtés, son mari et leur fille d'une quinzaine d'années. Ils sont surpris de me voir. Je propose l'extrême-onction. Je donne le sacrement des malades à cette femme, toujours dans le coma, puis je dis, sans trop savoir pourquoi : « Je suis désolé, je n'ai pas Jésus pour la communion. Je reviendrai demain. » Ce n'était pas approprié de proposer la communion pour une femme dans le coma. Mais j'ai été poussé intérieurement à faire cette remarque. Le lendemain, je me rappelle ma promesse. Je prends Jésus dans une custode. Arrivé à l'hôpital, quelle surprise lorsque je vois non seulement le mari et la jeune fille, mais aussi la femme assise, sortie du coma, parlant comme

vous et moi ! « Je vous ai promis la communion, la voilà. » Je lui donne la communion. À cet instant, tout le monde éclate en sanglots. Alors l'époux me dit : « Vous ne pouvez pas savoir le bonheur que c'est. Vous venez de faire faire sa première communion à mon épouse. » Elle était protestante, et n'avait jamais reçu Jésus réellement présent. Il y avait une vraie joie surnaturelle. Je me réjouis donc avec eux, et je repars. Une heure après, j'apprends qu'elle est morte... Alors qu'à vue humaine tout semble perdu, la vie éternelle nous est donnée en partage.

« Je suis venu apporter un feu sur la terre », dit le Christ. Pour vous, le feu est-il aussi un symbole fort ?

De tout temps, le feu a été associé à la divinité qui parle à son peuple, mais qui peut aussi

punir à travers lui. Ce n'est une surprise pour personne que Dieu s'adresse à Moïse par l'intermédiaire du buisson ardent. Il faut savoir qu'à la période médiévale, les premiers défenseurs de la ville de Paris contre les incendies étaient des capucins. Non parce que les frères, dans leur couvent, étaient tout de suite mobilisables, mais parce qu'ils avaient une telle compréhension du feu comme un mystère, qu'ils jetaient non seulement des seaux d'eau, mais faisaient des processions pour lutter contre l'incendie. Le feu semble être animé d'une vie propre. Quand je suis arrivé sur les lieux de mon premier incendie, à Gentilly, dans le Val-de-Marne, je me suis retrouvé face à un immeuble qui s'écroulait, à un quartier embrasé ; quelle impression ! Je vais au feu comme les autres, mais ma mission n'est pas de porter la lance. Elle est d'être à l'écoute des →

15



SAPEURS POMPIERS DE PARIS

→ victimes atteintes dans leurs biens et leur personne. De voir si mes frères d'armes ne sont pas touchés dans leur chair et dans leur esprit.

Votre vie est rythmée par l'action.

La contemplation y a-t-elle sa place ?

Je ne suis pas particulièrement contemplatif. Je pense souvent à sainte Thérèse-de-Lisieux... Si vous lisez ses manuscrits autobiographiques, vous verrez qu'elle se coltinait, dans son ordre, deux heures de méditation matin et soir. À chaque fois, elle s'endormait et elle devait se

Tout le monde était au courant que la couronne du Christ avait été sauvée. Pourquoi ce geste a-t-il embrasé le monde des médias ? Je pense que les réactions ont été un peu du même ordre que lors de la mort du colonel Arnaud Beltrame en 2018 : les gens se sont dit, « un type qui donne sa vie gratuitement, alors que l'affaire est sous contrôle, ça pose question. » Pour Notre-Dame, ils se sont demandé : « Que fait ce type, à entrer dans un édifice en feu pour chercher un bout de pain ? Ça n'a aucun sens ! » Soit ça n'a pas de sens, soit ça a tout le sens. Dans ce monde

Le merveilleux peut rejoindre chacun. N'est-ce pas merveilleux que Dieu se cache dans un morceau de pain ?

rattraper. Le seul moment où elle pouvait le faire, c'était dans l'exercice des tâches quotidiennes. Bref, quand elle lavait le linge, elle méditait. Tout est objet de contemplation : il s'agit de voir Dieu partout où il est. Après, dans le vif de l'action, il n'est plus temps de se poser des questions. Quand une intervention commence, il faut la mener à bien. L'adrénaline vous pousse, vous n'avez pas le temps de réfléchir. N'oublions pas que pour un militaire, l'action concerne 10 % de son quotidien : le reste, c'est l'attente, la préparation, l'entraînement. Plus la préparation est complète, mieux l'intervention se déroulera. Ma vie de contemplation, nourrie par la prière du bréviaire, la méditation de la Bible et l'eucharistie chaque matin, me permet d'être plus efficace dans l'action.

À Notre-Dame, vous avez été qualifié de héros. Vous considérez-vous comme tel ?

On n'échappe pas à « l'instinct de survie » : ce réflexe de conservation nous pousse à fuir les situations de péril. Mais notre éducation, notre entraînement et notre foi nous permettent d'aller au-delà. L'agir suit l'être. Je ne suis pas entré dans Notre-Dame sans y avoir été préparé. C'est vrai que le monde entier a sursauté à ce moment-là. Du fond de la Sibérie, un de mes amis m'a appelé.

où l'on ne cesse de dire qu'il faut réenchanter le quotidien, j'ai l'intime conviction que le merveilleux peut, d'un seul coup, rejoindre chacun. N'est-ce pas merveilleux que Dieu se cache dans un morceau de pain ?

C'est vrai, le terme de héros a été employé. Mais je déteste l'autosatisfaction. Je me sens seulement un instrument inutile dans les mains de Dieu. Je me définis comme un christophore : porteur du Christ, porteur de l'espérance. Et puis, qu'est-ce qu'un héros ? On peut penser au martyr du père Hamel, assassiné dans son église. L'image du héros qui meurt est forte. Mais l'héroïsme, c'est aussi le martyr du quotidien. Faire ce qu'on doit faire, jusqu'au bout. Pour moi, le plus grand héroïsme, c'est le moins extraordinaire, le moins remarqué, le plus commun. Le chrétien, lui, meurt déjà pour le Christ en abdiquant sa propre volonté, dans la vie de tous les jours. Sacrifier sa volonté consiste à « faire la volonté du Père ».

Qui sont vos héros ?

Mes héros, ils sont huit mille six cents à la brigade : à partir du moment où ils s'engagent au service des autres et accomplissent vraiment ce pour quoi ils se sont engagés, ils vivent l'héroïsme du quotidien. ■

